

	Fortin Jean : Né le 17-08-1865 à Lamballe ; 1889, prêtre ; 1890, vicaire à Plonévez-Porzay ; 1892, vicaire à Saint-Martin de Brest ; 1901, aumônier des Ursulines de Quimperlé ; 1907, aumônier du Carmel de Morlaix ; 1913, curé doyen de Châteauneuf-du-Faou ; 1923, chanoine honoraire ; décédé le 11-01-1940. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1940 p. 68-70.
--	--

M. le Chanoine Fortin, Curé Doyen de Châteauneuf-du-Faou. — Né en 1865 à Lamballe, où son père était gendarme, Jean Fortin appartenait, par son père, à une vieille tribu sacerdotale de Saint-Pol. Il aima, toute sa vie, à rappeler les nombreux confrères, avec qui il pouvait cousiner et il profitait volontiers de ses cousinages pour faire des invitations à prêcher ou à chanter la messe, auxquelles on pouvait à peine se dérober.

Son père était d'origine normande ; comme il tenait de sa mère une sensibilité très fine, et une piété presque instinctive, il apportait de son ancestrance normande un réalisme très méthodique, et un certain flair psychologique habituellement sûr. De son père surtout il eut la carrure athlétique, un tempérament d'une robustesse qui défia autant la maladie que les traitements auxquels il se soumettait pour tenter de guérir.

Il fut à Saint-Pol-de-Léon un très bon élève : il aimait montrer qu'il avait des lettres ; d'allure très distinguée, il ne méprisait aucune occasion de montrer qu'il avait reçu une solide formation. Il avait une excellente mémoire, où les impressions et les souvenirs se gravaient d'une manière ineffaçable ; elle lui survit beaucoup, et il en souffrit parfois, car il ne savait ni ne pouvait oublier. Il avait les rudesses et les délicatesses d'un artiste : il ne prétendit jamais à être un musicien ; mais il lui arrivait d'interpréter une mélodie que son oreille avait retenue et il y a un « Alla turca » de Mozart qu'il fredonnait, et qui était le signe d'un contentement particulier.

Un pareil tempérament devait faire de lui un ami fidèle mais un peu exclusif et ombrageux ; il eût été violent, s'il n'avait pas été si pieux, si profondément prêtre.

Il fut admirablement servi par la Providence. Prêtre en 1889, il commence son ministère par le vicariat de Plonévez-Porzay. Il n'y resta que 2 ans, et fut nommé en 1892 vicaire à Saint-Martin de Brest. C'était le champ de bataille où se taillaient les réputations : les curés M. Arhan et

M. Billant comptaient leurs ouailles par dizaines de mille : la chaire était celle que l'on n'affrontait qu'avec une profonde inquiétude ; il y avait outre les vastes proportions du vaisseau, ces foules, ces foules dont le dénombrement aurait fait peur au plus authentique des Marseillais, mais ne faisait reculer aucun vicaire. Ils étaient là une équipe brillante, pas encore entièrement disparue, puisqu'elle survit tout entière dans le Curé de Lannilis ; aussi que de « clous » furent enfoncés dans cette chaire, que « tonton Jos » a recueillie comme une relique à Camaret.

Dans ce milieu d'une vie ardente et intense, M. Fortin donna sa mesure ; sa haute taille dominait les masses d'enfants qui débordaient de la grande nef pour les retraites de communion ; et comme s'il

n'avait pas eu assez de son ministère paroissial, il acceptait de rendre service pour la prédication aux paroisses avoisinantes. Il y conquist une réputation solide ; il avait du feu, de l'action, une diction toujours correcte, une doctrine très sûre qu'il répandait un peu trop abondamment parfois ; mais il faut dire que ce fut un peu la rançon de l'âge sur un talent très réel. Et aussi une conséquence d'un ministère spécialisé de bonne heure : en 1901, il devint aumônier des Ursulines de Quimperlé, et en 1907, des Carmélites de Morlaix. Ce fut certainement le meilleurs temps de sa vie. Il y avait une correspondance profonde entre lui et la vie religieuse ; non pas qu'il eut eu jamais l'idée de se faire religieux même longs ; les cérémonies de profession et de vêtue l'émouvaient très vivement. Il avait du temps libre pour la méditation et la lecture, et comme il avait à cœur de répondre aux exigences intellectuelles des âmes de jeunes filles et de religieuses, dont il avait la charge, il s'adonna presque avec passion à la lecture des meilleurs ouvrages de spiritualité et de théologie. C'est là qu'il se forma en vue du ministère qui devait prendre la plus grande partie de sa vie. En 1913, il fut nommé, pour 20 ans et quelques mois, curé de Châteauneuf-du-Faou.

Il y fut, selon la parole de Monseigneur Duparc dans la lettre adressée par Son Excellence à M. le Vicaire de Châteauneuf et à la paroisse « un pasteur selon le cœur de Dieu très préoccupé du salut des âmes, très dévoué à ses écoles ».

« Il appuyait d'ailleurs tout son ministère sur une dévotion ardente pour l'Eucharistie, et sa confiance en Notre-Dame des Portes égalait son zèle pour les fêtes solennelles et le pèlerinage aussi fréquenté par les fidèles du pays de Vannes que par ceux de la Cornouaille. »

Il fut vraiment l'aumônier de Notre-Dame des Portes ; à tant parler de piété Mariale à ses religieuses, il s'était fait une me mariale ; et quand il parlait de la Sainte Vierge et du sanctuaire dont il avait la garde, son langage sans apprêt donnait bien l'accent d'une sincérité vibrante et vivante. Il savait communiquer sa dévotion.

Malheureusement la guerre de 1914 le compta parmi ses victimes. Sa santé aurait demandé des soins que la pénurie des prêtres rendait à la fois nécessaires et impossibles : il subit plusieurs opérations, toujours douloureuses ; il souffrit de ne pas faire tout son travail, et la paroisse aussi souffrait de ce qu'il ne pouvait le faire ; il savait et les indulgences des uns et les sévérités de certains autres ; ce fut une part et non pas la moins lourde de sa croix.

La montée vers les sommets de la vie diminue le nombre des amitiés qui seraient un réconfort. Dans notre temps agité par les imaginations délirantes des constructeurs trop pressés et des réformateurs malavisés, la vie des vieux curés est bien difficile : leur vieillesse, en se prolongeant, multiplie les occasions de leurs mérites ; c'est encore une manière pour eux d'être utiles à leurs peuples qu'on les accuse de ne pas comprendre, et auxquelles leurs obscures souffrances procurent encore des grâces de conservation et de relèvement.

« Ses longues souffrances, supportées avec une patience exemplaire, dit Monseigneur Duparc, ont encore ajouté à son mérite. Les témoins de sa vie qui l'ont entouré de tant de soins affectueux, ont vu de près l'étendue de son épreuve, et constaté l'esprit surnaturel avec lequel il a porté sa croix. »

C'est dans cet esprit surnaturel que, assisté fraternellement par M. le Curé de Fouesnant, son ami de longue date, M. le chanoine Jean Fortin, curé-doyen de Châteauneuf-du-Faou, a rendu le dernier soupir le 11 janvier 1940. La solennité de ses obsèques, le samedi 13 janvier, a été rehaussée par la présence de Son Excellence Monseigneur Cogneau, auxiliaire de Quimper, de M. le vicaire général Messenger, de M. le chanoine Sibiril, curé-archiprêtre de Saint-Pol-de-Léon, de MM. les chanoines Soubigou, curé de Briec, Barvet, curé de Saint-Martin de Brest, Sparfel, curé de Pleyben, Bossennec, curé de Carhaix, Cotten, secrétaire de l'Evêché, et des prêtres du doyenné. Le grand nombre de

prières, recommandées par les paroissiens, sont une preuve que « toute la paroisse, comme l'a dit Monseigneur Duparc, lui gardera une reconnaissance affectueuse pour le bien qu'il a fait aux âmes et au pays tout entier ».

P. A.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1^{er}/03/1940 p. 68.

